

Une légère brise soufflait dans la tranchée, de ce genre qui pénétrait insidieusement tout uniforme pourtant élaboré à base de tissus bien épais. Howard ouvrit l'œil en ce 25 décembre 1916 avec une pensée qui, malgré la situation, lui réchauffait le cœur. Il songea à sa famille restée en Angleterre, qui devait célébrer cette journée de la nativité autour d'un très copieux repas, comme bien des familles à des lieux du front. Il était bien évidemment difficile de retrouver l'ambiance chaleureuse du foyer familial dans ces trous conçus par des soldats juvéniles ou trentenaires, qui dans leur esprit sont à des années lumières de ce à quoi pouvait ressembler un cottage de campagne britannique.

Une fois levé, Howard se passa un peu d'eau glaciale sur le visage pour tenter d'émerger de la torpeur du sommeil, mais l'eau n'était pas suffisante, il sortit de la poche intérieure de sa redingote une flasque qui contenait un peu de whisky single malt, rare délice que son frère d'arme écossais, Scott Branagh, lui avait ramené du pays lors de sa dernière permission. Il était difficile de concevoir une vie dans ces tranchées insalubres sans être un minimum enivré d'alcool. Est-ce que cela apportait un peu de réconfort ? Il est évident que tous les soldats auraient répondu à l'affirmative, déjà pour accepter un peu plus la situation cauchemardesque du champ de bataille, et surtout pour raviver la flamme de la camaraderie en trinquant un coup entre tommies.

Une fois la flasque remise dans sa poche, Howard se regarda dans un miroir, arrangea sa coiffure et peigna sa barbe hirsute. Il avait beau être dans une zone de conflit, il estimait que ce jour de Noël était exceptionnel et que rien ne devait ni ne pouvait gâcher la fête. Une fois bien présenté, il passa sa tête hors de la casemate, et scruta l'allée de la tranchée. Une brume s'était faufilée sur tout le long du couloir ne permettant pas à notre soldat d'entrevoir chaque côté du passage. Il décida de partir sur la droite, fusil dans le dos, puis s'alluma une cigarette bien tassée. Il avança d'un pas franc dans la boue qui s'accumulait sur le sol, salopant ses bottes de combat, cela lui était d'ailleurs bien égal. En prenant la voie de droite, il savait pertinemment vers quel abri il se dirigeait, celui d'un groupe de soldat venant de la même région que lui en Angleterre, du Yorkshire. Arrivant sur le seuil d'entrée du terrier militaire, il salua ses camarades d'un ton très joyeux :

-Un joyeux Noël messieurs !

-Joyeux Noël Howard ! Répondirent tous ses camarades.

Dans le fond du trou, il y avait Cliff qui était en train de se raser avec un couteau, Il suivait scrupuleusement les mouvements de haut en bas de sa lame pour ne pas se blesser. Sur l'un des lits était allongé Stanley, très occupé à écrire une sorte de journal intime de combat, qui servirait de mémoire s'il survivait. Ce genre de pensée était monnaie courante dans les tranchées, car l'espérance de vie y était d'une précarité affligeante. Et pour finir, il y avait John qui s'attelait déjà aux préparatifs des victuailles. Il était bien évidemment inimaginable de célébrer Noël sans se remplir la panse en bonne et due forme, guerre ou pas.

Une petite tablée avait pris forme sous les yeux d'Howard. John avait réussi à mettre la main sur quelques bougies, et quelques branches de houx. La tanière était devenue un peu moins sombre, et il émanait une atmosphère chaleureuse.

-Tu as bien fait de ramener tes fesses Howard, on a réussi à s'approvisionner en pudding en boîte et j'ai dégoté quelques saucisses de pays lors de ma dernière permission, annonça John.

Howard attrapa son fusil Lee-Enfield dans son dos et le posa contre une poutre en bois. Il retira son casque et le laissa sur une espèce de petite table en bois qui servait plus ou moins de console. Il finit par saisir une chaise et s'installa confortablement. Il reprit une cigarette et l'alluma tout de go, pour ensuite répondre à John :

-Je crève la dalle et j'ai passé un sale réveillon avec ce froid polaire. Encore heureux que les boches aient bien daigné s'arrêter de pilonner notre position.

La ligne de front anglaise se trouvait à quelques centaines de mètres de celle des allemands, et entre deux, un gigantesque no man's land s'étendait, représentant à lui seul toute la désolation de ce conflit généralisé. Il pleuvait depuis 1916 des tonnes et des tonnes d'obus en tout genre, en particulier ce satané shrapnel. En somme, une bonne partie du département avait été réduit en cendres, et il ne restait plus qu'un champ de bataille stérile, et des amas de ruines de ci de là.

-J'te le fais pas dire, les gars et moi avons passé la soirée à entonner des cantiques histoire de s'apporter un peu de convivialité, même si cela n'effacera pas les immondices que l'on a pu voir ces dernières semaines. Enfin ça amène quand même un peu de baume au cœur. Mais je dois dire que ce que l'on va engloutir aujourd'hui va nous remettre d'aplomb le moral, pour quelques temps je le souhaite, répondit John en essayant de se persuader que ce qu'il venait de dire n'était pas désespéré.

Howard disposa quatre petits verres, les remplit de whisky single malt et annonça :

-Tenez les amis, commençons donc par trinquer ensemble à la fin du conflit, à Jésus et à nos familles paisiblement restées au pays. On ressentait une pointe d'amertume dans la voix d'Howard.

Les quatre soldats écumèrent leur verre sans trop de problème. Quel délice d'avoir un si bon spiritueux venant de Grande Bretagne, car depuis le début, ils avaient surtout le droit à du vin, pas trop dégueulasse et de la bière de Belgique, qui était relativement forte. Le whisky était somme toute un élan de fraîcheur bien qui amena nettement plus de chaleur dans le gosier des jeunes hommes.

Ils sortirent un jeu de carte et se lancèrent dans une partie de poker, les mises étant les cigarettes, unique moyen de relever un peu le défi d'un jeu qui d'ordinaire se joue avec de l'argent. La partie dura une bonne heure avant que John déclare que le repas était prêt à

être consommé. L'odeur des saucisses et des pommes cuites avaient exacerbé la faim qui tirait les soldats. Cliff se permit de faire le bénédicité pour sanctifier le repas de Noël.

Ils attaquèrent tous leur assiette avec voracité. Pas un mot ne sortait de leur bouche. Une certaine aménité flottait dans les airs. Quelques minutes plus tard, ils étaient affalés sur leur chaise respective, se tenant le ventre afin qu'il n'explode pas, seulement il restait le pudding à manger, véritable douceur s'incrétant en enfer.

-J'ai ce qu'il faut pour aller avec ça croyez-moi ! Dit Cliff avec vigueur. Il se leva et se dirigea vers son lit, s'abaissa pour saisir un carton qui était en dessous. Il sortit une bouteille de cognac qui était gardée jalousement jusqu'à présent. Il la présenta sur la table. Une bouteille de la marque Courvoisier, qui plus est certifiée la bouteille. Cliff reprit :

-Je tenais à vous dire que malgré la dure vie qu'est la nôtre, malgré les morts qui s'enchaînent, tous ces jeunes hommes partis trop tôt pour une guerre qui à force d'être longue, on finit par se demander pourquoi on se bat, et bien je suis tout de même bien heureux de vous avoir autour de cette table mes amis !

Les compagnons se regardèrent un à un. L'émotion accumulée de ces dernières semaines a eu raison de leurs pauvres âmes. Ils finirent par tous lâcher une larme, timidement, se sentant presque honteux bien qu'à la vue de la situation, on peut aisément comprendre leur désarroi.

Ils finirent par sécher leurs larmes, prirent tous une cigarette et se servirent une bonne tasse de thé bien chaud. Stanley servit à ses compagnons ainsi qu'à lui-même une part de pudding, qui était fort bienvenue, et se rassit pour se délecter du fameux dessert anglais.

-C'est le goût du pays en une assiette ! lança John.

-Si vous saviez à quel point le Yorkshire me manque... Whitby, les Moors... Je n'arrête pas d'y penser ces derniers jours, dit Howard avec nostalgie.

-Et moi dont, je n'y suis pas retournée depuis des mois. La dernière fois que j'ai mis les pieds en Angleterre c'était lors d'une permission dans le Kent, à Folkestone. Je dirais que c'est un peu plus terne que York, reprit Cliff en dédaignant la ville côtière. Enfin c'était quand même vivifiant de revenir et de prendre un peu de bon temps loin de ces maudites tranchées.

Ils échangèrent tour à tour leurs derniers souvenirs du pays, leurs tribulations de leur jeunesse dans le Yorkshire, bien qu'ils ne se soient connus qu'en arrivant en France. Ils avaient tout de suite fait connaissance et avaient partagé des moments douloureux, qui ne peuvent que souder des inconnus face aux affres de ce conflit mondial qu'on finira par appeler « La Grande Guerre ».

C'est alors qu'un son de cornemuse devenait de plus en plus audible, jusqu'à franchir l'entrée de l'abri. Scott Branagh, notre écossais du groupe venait d'arriver en entonnant des musiques de Noël avec son instrument.

-Manquait plus qu'un péquenaud écossais des montagnes, le railla John.

-Dans ce cas tu ne m'en voudras pas de récupérer mon whisky sale rosbif ! rétorqua Scott sous la plaisanterie.

Il finit le verre de John, et déposa sa cornemuse sur une partie de la table. Il prit à son tour une chaise.

-On t'a laissé ta part mon vieux. Je ne voulais pas te réveiller, tu avais l'air de bien dormir pour une fois, lui lança Howard.

-Ouais et on peut dire merci à cette fantastique flasque de whisky, qui m'a bien tenue compagnie hier soir.

Ils rirent tous à la blague de Scott. Il avait une faim de loup et rattrapa le retard en dévorant ce qu'avait préparé John.

Le repas étant terminé, ils décidèrent tous d'aller prendre un peu l'air, sans doute les températures étaient remontées un peu plus que cette nuit. Ils s'équipèrent tous de leur long manteau en laine mélangée, accrochant leur fusil à l'épaule. Une petite ronde ne ferait pas de mal.

Ils se suivirent en file indienne dans l'épaisseur de boue qui s'était accumulée dans les allées, en saluant un à un tous les occupants des autres abris qui se trouvaient dans cette section des tranchées, leur souhaitant tous une très bonne fête.

-Quand je pense à tous ces gaziers qui ne reverront sans doute jamais le pays, leur famille, ça me débecte au plus haut point, lança Howard.

-C'est notre lot à tous, tu sais. On ne sait pas combien de temps il nous reste en sursis sur ce champ de bataille, une semaine ? Un mois ? Ou encore survivra t'on jusqu'à la fin de cette guerre infâme ? Personne ne peut le dire, on peut juste accepter notre sort avec courage, répondit John.

Garder le moral en ces temps obscurs n'était pas du tout chose aisée. Avoir en soi une once d'optimisme se révélait quasiment illusoire, quand on regardait l'étendue de désolation qui se trouvait sous les yeux des soldats britanniques et allemands, sans oublier ceux des français.

-Je pense qu'on a tous fait suffisamment preuve de courage, reprit Cliff. Je ne sais même plus combien de vénérables guerriers on a vu disparaître depuis que l'on a été déployés dans

ce fichu département, et des moments en une fraction de seconde, la mort les avait fauchés...

Les idées noires présentes dans l'esprit de Clifford étaient bien évidemment présentes dans les esprits de chacun. Ce fatalisme était inéluctable après deux années et demi de conflit généralisé, ainsi qu'un nombre effroyable de soldats tombés. Il était clair qu'il devenait complexe de trouver de bonnes raisons pour continuer à tuer et se faire tuer.

Un fossé existait entre les gens restés à l'arrière qui trouvaient que la guerre était nécessaire, et ceux qui se trouvaient sur le front, zigzagant entre les cadavres, tels des spectres, ni vivants ni morts, tellement leurs âmes ont souffert de l'enfer qu'ils vivent depuis l'appel aux armes. Mais ce combat devait être livré, pour le bien commun et la liberté.

Arrivés à un nouveau croisement, un discours élogieux se faisait entendre, et les garçons se rapprochèrent progressivement d'où il provenait. Un pasteur était en train de donner une messe de Noël pour ravigoter ces pauvres jeunes âmes perdues. Certains pensaient que cela était dérisoire, comparé à la vue du no man's land, mais d'autres la perçurent comme un acte de dévotion envers leur seigneur tout puissant et envers leur patrie.

Les amis restèrent un petit moment à écouter le prêtre, en fumant des cigarettes et en éclusant quelques rasades de leurs flasques. La prêche étant finie, ils se relevèrent et continuèrent leur tour dans les allées, pour se dégourdir les jambes et saluer le reste de la compagnie.

La fin de journée était arrivée à une vitesse folle et ils regagnèrent leur casemate avec regrets, le peu de réjouissance qu'ils avaient eu les avait rendus nostalgiques, mais il faut regarder les choses en face, ils savaient pertinemment que ce moment arriverait, toutes les bonnes choses ont une fin.

Howard serra la main à tous ses camarades et repartit avec Scott dans la direction de leur propre abri. Une fois arrivés, ils se servirent un thé bien chaud et cassèrent la croûte brièvement. La nuit était tombée tôt, ainsi que la fraîcheur et la brume. L'effervescence était redescendue, laissant place à l'incertitude. Howard s'installa sur son lit de camp, regarda sa montre, vingt heures. Le calme régnant, il s'affaissa pour une petite sieste.

Il se réveilla en sursaut quelques heures plus tard, à la suite d'un obus tombé tout prêt de leur position, il était minuit dix.